Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

De Gutenberg à Gagarine

13.11.2026.



Fondation Martin Bodmer © Fondation Martin Bodmer

Comme toute personne qui aime la littérature, je ne peux qu'aimer la Fondation Bodmer. C'est pour moi l'un de ces lieux où l'on a envie de revenir encore et encore, pour rester longuement devant un livre ouvert ou un manuscrit. Je dois avouer que ce musée m'avait manqué pendant ses années de fermeture pour rénovation. Après avoir assisté à l'inauguration officielle du 17 septembre 2026, j'y suis retournée quelques semaines plus tard, dans des conditions plus tranquilles.

Mon lectorat étant international, et tous mes lecteurs n'ayant pas nécessairement visité Genève ni découvert cette fondation, je rappellerai que la *Bibliotheca Bodmeriana*, constituée par Martin Bodmer (1889–1971) entre 1916 et 1971, figure depuis octobre 2015 au registre « Mémoire du monde » de l'UNESCO. Son créateur ne cherchait pas simplement à réunir des livres rares et précieux, mais les témoignages les plus significatifs de l'histoire

spirituelle et intellectuelle de l'humanité. Il a fondé sa bibliothèque sur cinq grands noms et œuvres : Homère, la Bible, Dante, Shakespeare et Goethe, sur lesquels repose la littérature mondiale. Heureusement pour nous, visiteurs, son projet initial s'est considérablement élargi au fil du temps, embrassant des siècles de grands textes.

Conçu par l'architecte suisse Mario Botta et inauguré en 2003, le musée se trouve en grande partie sous terre. À l'issue de l'importante rénovation menée par le bureau d'architecture Archilab, il est devenu plus accueillant et plus accessible aux visiteurs. Un nouvel escalier central relie désormais les deux niveaux de l'exposition permanente. Des dispositifs multimédias modernes ont fait leur apparition, dont un guide numérique disponible en dix langues. Mais les véritables protagonistes restent les documents eux-mêmes, conservés à une température ne dépassant pas 19 degrés. Même en pleine canicule, la fraîcheur règne donc ici.

La nouvelle exposition réunit quelque 250 pièces, dont environ 80 % n'avaient jamais été présentées auparavant, et couvre cinq mille ans d'histoire de l'écriture. Cinq mille ans : rendez-vous compte ! Autrement dit, une visite de la fondation permet de suivre la manière dont l'humanité a appris à conserver et à transmettre les connaissances, dont le livre manuscrit a progressivement cédé la place à l'imprimé, dont les modes de diffusion des idées ont évolué, et de comprendre le rôle joué par l'écrit dans la religion, la littérature, la science et la politique.

Je suis depuis de nombreuses années les expositions de la Fondation Bodmer et leur ai consacré plus d'un article. Je sais donc que ses collections comportent aussi un « accent russe ». Mais soit je n'y avais pas prêté attention auparavant, soit je l'avais oublié : cet accent se retrouve jusque dans l'un des plus grands trésors de la collection, un exemplaire de la Bible de Gutenberg, l'un des premiers grands ouvrages de l'imprimerie européenne, réalisé à Mayence vers 1455.

Bible de Gutenberg. Mayence, vers 1455. © Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

L'exemplaire appartenant à la Fondation Bodmer est remarquable non seulement par son extrême rareté, mais aussi par les aventures qu'il a traversées. Pendant plusieurs siècles, il a été conservé à l'abbaye bavaroise de Rottenbuch, avant de rejoindre Munich puis, en 1803, à la suite de la sécularisation des biens monastiques, la Bibliothèque de la Cour de Bavière, ancêtre de l'actuelle Bibliothèque d'État de Bavière. Comme l'explique l'historien russe Evgueni Nemirovski dans son ouvrage *Johannes Gutenberg*, en se référant directement au *Rapport de la Bibliothèque publique impériale pour l'année 1858*, la Bible a été mise aux enchères à Augsbourg : la bibliothèque munichoise avait décidé de s'en séparer, la considérant comme un doublon. Informé de la vente à venir, Afanassi Bytchkov, conservateur du département des manuscrits et des livres anciens imprimés de la Bibliothèque publique impériale, est parvenu à obtenir d'Alexandre II les fonds nécessaires à l'acquisition de ce rarissime ouvrage. C'est ainsi qu'en mai 1858, la Bible de Gutenberg en deux volumes a été achetée pour 2 336 florins et est entrée dans les collections de la Bibliothèque publique impériale de Saint-Pétersbourg.

Elle y a traversé la chute de la monarchie, la révolution bolchevique et les premières décennies du régime soviétique. En 1931, les autorités soviétiques l'ont vendue aux célèbres libraires antiquaires londoniens Maggs Bros, sur ordre personnel de Staline, dit-on. Comment cela s'est-il passé ? Au début des années 1930, le gouvernement soviétique, qui avait cruellement besoin de devises étrangères pour financer l'industrialisation, vendait à

l’étranger des trésors du patrimoine culturel national. En avril 1931, deux représentants de Maggs Bros, Ernest Maggs et Maurice Ettinghausen, se sont rendus en URSS. Aujourd’hui encore, la maison considère cette acquisition comme l’un des grands succès de son histoire. Fait intéressant, selon le récit qu’elle en donne, un acheteur avait été trouvé avant même la conclusion de la transaction : la Bible a été vendue au collectionneur suisse Martin Bodmer… « par télégramme », autrement dit grâce à un échange télégraphique. On imagine aisément les complications juridiques qu’une telle opération entraînerait aujourd’hui ! C’est ainsi que l’un des plus grands accomplissements de la culture européenne, après être passé par la Russie tsariste et la vente des trésors culturels organisée sous Staline, a trouvé un nouveau refuge sur les rives du Léman.

Nicolas Gogol. *Tarass Boulba*. Saint-Pétersbourg, 1842. Première édition de la version remaniée du récit, publiée dans les œuvres de l’écrivain. Le volume est ouvert au début du premier chapitre. © Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

La littérature russe est représentée dans la collection par des œuvres sans lesquelles il serait difficile d’imaginer l’histoire des lettres européennes du XIXe siècle. Parmi elles figure la première édition de la version remaniée de *Tarass Boulba* de Nicolas Gogol, publiée à Saint-Pétersbourg en 1842 dans une édition en quatre volumes des œuvres de l’écrivain. Le récit avait paru pour la première fois en 1835, mais sept ans plus tard, Gogol l’a considérablement développé et retravaillé, lui donnant une dimension historique et épique plus ample. Les deux versions ont été écrites en russe, bien que l’action se déroule dans le milieu des Cosaques ukrainiens et que le texte soit riche de réalités culturelles et linguistiques ukrainiennes. Les traductions en ukrainien sont apparues plus tard. La première, réalisée par Petro Holovatsky à partir de la version de 1842, a paru à Lviv en 1850. Sur la page de titre, la langue de traduction est désignée comme « galicienne-russe », expression qui servait alors en Galicie à désigner la langue écrite ukrainienne locale. Le traducteur, frère cadet du célèbre philologue Yakiv Holovatsky, a préféré dissimuler son identité derrière un cryptonyme. En 1874, une autre traduction, due à Mykhaïlo Lobodovsky, a paru à Kiev : ce fut la première édition ukrainienne du récit publiée dans les frontières de l’Empire russe. Le traducteur ne s’est pas contenté de transposer le texte en ukrainien : il a aussi modifié certaines expressions de Gogol. Ainsi, la « force russe » est devenue la « force ukrainienne ». Le livre a d’abord passé la censure, mais a ensuite provoqué un scandale. Mikhaïl Iouzefovitch, l’un des instigateurs des restrictions imposées à l’édition en ukrainien, a explicitement cité cette traduction dans un mémoire de 1875, antérieur à l’oukase d’Ems de 1876. L’édition de Kiev est conservée à la Bibliothèque nationale d’Ukraine Iaroslav-le-Sage. Quant à l’exemplaire de 1842 exposé à la Fondation Bodmer, il est ouvert au début du premier chapitre, sur une phrase familière à des générations de lecteurs : « Allons, tourne-toi, mon fils ! Dieu, que tu es drôle ! » (traduction de Marc Semenoff).

Mikhaïl Lermontov. Manuscrit autographe du poème *Гость (Быль)* (*Le Visiteur, histoire vraie*), 1830–1832.
© Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

Non loin de là se trouve un autographe de Mikhaïl Lermontov : le manuscrit du poème *Гость (Быль)* (*Le Visiteur, histoire vraie*), dont le premier vers évoque un jeune homme amoureux de Clarisse. Cette ballade est généralement datée de 1831, mais sa datation exacte fait toujours débat parmi les chercheurs : le cartel de la Fondation Bodmer indique 1830–1832. Contrairement au volume imprimé de Gogol, nous avons ici sous les yeux la

trace directe de la main du poète. Et cette proximité avec l'acte même de la création littéraire constitue, bien entendu, l'un des charmes particuliers du musée Bodmer.

La présence russe ne se limite pas à la littérature classique. Dans la section consacrée au tumultueux XX^{e} siècle, des documents témoignent des affrontements idéologiques, des révolutions et des guerres mondiales. Une brochure de Lénine, *Au Parti*, imprimée à Genève en 1904 par l'Imprimerie coopérative de la rue Caroline, retient particulièrement l'attention. Elle rassemble des documents relatifs aux luttes internes de la social-démocratie russe, notamment des résolutions du groupe bolchevique de Genève. Elle rappelle ainsi le rôle joué par la ville dans l'histoire du mouvement révolutionnaire russe.

Vladimir Lénine. *Au Parti*. Genève, Imprimerie coopérative, 49, rue Caroline, 1904. Brochure consacrée aux luttes internes de la social-démocratie russe. © Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

Une tout autre voix de cette époque se fait entendre dans le poème de Louis Aragon, *Le Musée Grévin*, publié en 1943 sous le pseudonyme de François la Colère. Écrit pendant l'occupation allemande de la France, il est devenu l'une des œuvres de la poésie de la Résistance. (Son épouse, Elsa Triolet, écrivaine française d'origine russe, était elle aussi engagée dans la lutte contre l'occupant.) Son titre renvoie au célèbre musée parisien de figures de cire, mais au lieu de célébrités inoffensives, le lecteur découvre une sinistre galerie de personnages et d'événements de la guerre.

À proximité sont présentés des manuscrits et des éditions d'autres témoins et acteurs des bouleversements du siècle, du manuscrit autobiographique de Mussolini datant de 1911 et d'un manuscrit de discours de Hitler de 1937 jusqu'à Charles Péguy, Federico García Lorca et Jean-Paul Sartre. Cette partie de l'exposition porte un titre éloquent : *Un siècle de fer et de feu*.

Un siècle de fer et de feu. Section de l'exposition permanente de la Fondation Martin Bodmer consacrée aux bouleversements politiques et intellectuels du XXe siècle. © Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

Le nom de Benito Mussolini est associé à une autre histoire, directement liée à la Suisse. Dans sa jeunesse, le futur dictateur italien avait vécu à Lausanne, où il suivait les cours du célèbre sociologue Vilfredo Pareto et de l'économiste Pasquale Boninsegni. C'est ce dernier qui, devenu par la suite un fasciste convaincu et directeur de l'École des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, a pris l'initiative de faire décerner à son ancien auditeur le titre de docteur honoris causa en sciences sociales et politiques. Le 21 novembre 1936, le conseil de l'École a approuvé la proposition : un seul enseignant a voté contre, le professeur Jean Wintsch. Le 8 avril 1937, une délégation universitaire a remis le diplôme à Mussolini, à Rome. Le texte officiel justifiant cette distinction affirmait qu'il avait été honoré « pour avoir conçu et réalisé dans sa patrie une organisation sociale qui a enrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace profonde ». Rappelons qu'à cette époque, Mussolini dirigeait depuis plus de dix ans une dictature fasciste, que l'Italie avait envahi l'Éthiopie et que l'axe Rome-Berlin était devenu une réalité politique. Les professeurs suisses n'en ont pas moins considéré l'organisation de l'État qu'il avait instaurée comme une réalisation scientifique exceptionnelle. Le plus étonnant est que Mussolini n'a toujours pas été déchu de son doctorat honoris causa. En 2022, l'Université de Lausanne a officiellement condamné la décision de ses prédécesseurs, la jugeant

incompatible avec les valeurs académiques, mais a préféré ne pas annuler le diplôme et entreprendre plutôt un travail de recherche et de réflexion publique sur cette page de son histoire. En 2024, elle lui a même consacré une exposition spéciale, *Docteur Mussolini. Un passé sensible*. Autrement dit, près de quatre-vingt-dix ans après avoir honoré le dictateur, l'université condamne cette distinction, sans pour autant retirer à Mussolini le titre qu'elle lui a décerné. Difficile, sans doute, de trouver une illustration plus frappante du fait que l'érudition et l'autorité académique ne garantissent, à elles seules, ni la lucidité politique ni l'indépendance morale.


Louis Aragon. *Le Musée Grévin*. Poème publié en 1943 sous le pseudonyme de François la Colère. Une œuvre de la poésie française de la Résistance. © Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

L'exposition invite en effet à réfléchir non seulement aux crimes des dictateurs, mais aussi aux erreurs de jugement de grands esprits. Ce même Aragon, qui avait dénoncé les nazis avec courage et proclamé que « la femme est l'avenir de l'homme » (une vérité que Jean Ferrat a rendue célèbre en 1975 avec sa chanson), est resté pendant de longues années un partisan convaincu de l'Union soviétique, refusant de reconnaître toute la vérité sur le régime stalinien. Le poète a-t-il toujours raison ? Jean-Paul Sartre n'a pas non plus été à l'abri des illusions politiques : il a défendu l'URSS au début des années 1950, avant de condamner plus tard la répression soviétique de l'insurrection hongroise. Il apparaît ainsi que le talent littéraire, la perspicacité philosophique et le courage personnel ne protègent pas toujours de l'aveuglement idéologique.


Dédicace de Marc Chagall à Martin Bodmer sur un exemplaire de l'édition allemande de son autobiographie, *Mein Leben* (1959) :
« Pour Monsieur Martin Bodmer en souvenir. Marc Chagall. Vence 1962 ». Photo : © Fondation Martin Bodmer.

L'exemplaire suivant est d'une tout autre nature : il s'agit de *Ma vie* de Marc Chagall, dans une édition publiée à Stuttgart en 1959. Sur la page de titre, le peintre a laissé une dédicace à Martin Bodmer : « Pour Monsieur Martin Bodmer en souvenir. Marc Chagall. Vence 1962. » Se sont-ils rencontrés ? J'ai posé la question à Nicolas Ducimetière, vice-directeur de la Fondation Martin Bodmer. Il a eu l'amabilité de m'expliquer qu'il n'avait pas retrouvé de correspondance entre Chagall et Bodmer dans les archives, mais que la fiche du catalogue indiquait bien que le livre était un cadeau de l'artiste. « J'aurais donc tendance à penser que l'exemplaire fut donné de la main à la main lors d'une rencontre à Vence, que je peux préciser au mois de mars 1962. Dommage toutefois que nous n'ayons pas plus d'informations sur cette rencontre… », m'a écrit M. Ducimetière. Dommage, en effet. Mais ce livre est remarquable aussi par son histoire : initialement rédigée en russe par Chagall, son autobiographie a été publiée pour la première fois en yiddish en 1925, puis en français en 1931, dans une traduction de son épouse Bella. Ce n'est qu'en 1994 qu'elle est enfin parvenue aux lecteurs russophones, dans une traduction… du français !


Une du quotidien communiste français *L'Humanité* du 13 avril 1961, consacrée au premier vol d'un être humain dans l'espace.
© Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

D’ailleurs, les sujets russes surgissent parfois au musée là où on les attend le moins. Ainsi, parmi les documents consacrés à l’histoire des sciences et des techniques, on découvre un numéro du quotidien communiste français *L’Humanité*, daté du 13 avril 1961, annonçant le vol de Youri Gagarine. L’événement qui a inauguré l’ère des vols spatiaux habités apparaît ici sous sa forme journalistique d’origine, avec tout l’enthousiasme suscité par le premier voyage d’un être humain dans l’espace. « Un Soviétique a ouvert pour l’homme l’ère du cosmos », proclame la une. Le secrétaire général du Parti communiste français, Maurice Thorez, qualifie Youri Gagarine de « véritable héros de notre temps » et présente son vol comme une victoire du pays qui construit le communisme. Il est particulièrement intéressant aujourd’hui d’observer comment, dans ces pages, l’enthousiasme parfaitement sincère devant un immense accomplissement de l’humanité se mêle à la rhétorique idéologique de la guerre froide. Notons qu’en 1964, l’Institut pédagogique d’État des langues étrangères de Moscou a reçu le nom de Maurice Thorez, décédé cette même année. L’établissement a changé plusieurs fois de nom, mais la mémoire du dirigeant politique français a été préservée : en 2006, l’Institut des langues étrangères Maurice-Thorez a été reconstitué au sein de l’Université linguistique d’État de Moscou (MGLU), réunissant trois facultés.

Pour éviter toute accusation d’impérialisme culturel, je m’empresse de préciser que les trésors de la Fondation Bodmer ne se limitent nullement à ceux qui ont un rapport avec la Russie. Simplement, pour des raisons que l’on comprendra aisément, il m’était difficile de passer à côté. Mais il est temps d’élargir notre horizon et de nous arrêter devant d’autres vitrines. Croyez-moi, elles ne réservent pas moins de surprises.

On y trouve notamment de rarissimes fragments de l’*Odyssée* d’Homère datant du II^{e} siècle avant J.-C., découverts dans le cartonnage d’une momie égyptienne. Tiens, Christopher Nolan serait-il venu faire un tour ici avant de tourner sa très remarquée *Odyssée* ? Il y a aussi un portrait du mythique empereur chinois Shennong, datant du XVI^{e} siècle et attribué au peintre japonais Kanō Motonobu, le manuscrit autographe de la *Lettre à d’Alembert sur les spectacles* de Jean-Jacques Rousseau, de 1758, dans laquelle le philosophe s’opposait à la création d’un théâtre à Genève, et une somptueuse édition illustrée en quatre volumes de *Don Quichotte* de Cervantès, imprimée à Madrid en 1780 par le célèbre Joaquín Ibarra pour la Real Academia Española.

Sans oublier les autographes musicaux, notamment une partition manuscrite de Johannes Brahms, ni les manuscrits scientifiques d’Albert Einstein, comme son texte de 1931 consacré aux problèmes cosmologiques de la relativité générale. Comme on le sait, le parcours d’Einstein n’a pas non plus été exempt de paradoxes suisses. Diplômé de l’École polytechnique de Zurich en 1900, le futur prix Nobel a tenté en vain d’obtenir un poste d’assistant dans l’une des universités. Il a fini par être engagé comme expert technique de troisième classe à l’Office fédéral des brevets, à Berne. Là, il examinait les inventions des autres tout en faisant, pendant son temps libre, ses propres découvertes, destinées à bouleverser notre conception de l’Univers. C’est à Berne, en 1905, qu’Einstein a élaboré la théorie de la relativité restreinte. Aujourd’hui, son ancien appartement, au 49 de la Kramgasse, abrite un musée. Décidément, les universités suisses n’avaient pas tout de suite reconnu le génie, mais l’Office des brevets avait fait preuve de plus de perspicacité.

Eugène Ionesco. *Le rhinocéros*. Première édition de la pièce écrite en français. Paris, Gallimard, 1959
© Fondation Martin Bodmer. Photo © N. Sikorsky

Autre plaisir : retrouver des œuvres familières dans leurs premières éditions ou dans des éditions rares. Voici une traduction française de *Quo vadis* de Henryk Sienkiewicz datant de 1900 ; voici *The Grapes of Wrath* (*Les Raisins de la colère*) de John Steinbeck, publié à New York en 1939. Mon professeur préféré, Iassen Zassourski, éminent spécialiste soviétique de la littérature américaine, nous donnait des cours sur ce roman. Et voici *Le rhinocéros* d'Eugène Ionesco, publié chez Gallimard en 1959. Cette histoire des habitants d'une petite ville qui, les uns après les autres, se transforment en rhinocéros a fait le tour des scènes du monde entier. Curieusement, la première mondiale de cette pièce écrite en français a eu lieu dès l'automne 1959 à Düsseldorf, en allemand. En janvier 1960, Jean-Louis Barrault l'a présentée au public français sur la scène de l'Odéon, à Paris. Je n'ai évidemment vu aucune de ces deux productions, mais je garde le souvenir d'un excellent spectacle d'Ivan Popovski à l'Atelier Piotr Fomenko, à Moscou. Les décennies passent, mais la facilité avec laquelle les êtres humains s'adaptent aux circonstances, renoncent à leur propre opinion et se transforment en rhinocéros n'en finit pas de m'étonner. Ionesco a sans doute écrit l'une des pièces les plus durables sur la nature humaine.

Le musée de Cologny, qui vient de rouvrir ses portes, nous invite non seulement à admirer des ouvrages rares, mais aussi à réfléchir au destin de l'écrit. Les livres voyagent d'un pays à l'autre, changent de propriétaire, traversent les révolutions et les guerres, disparaissent parfois pendant des siècles avant de réapparaître au grand jour. Et ils continuent de raconter leurs histoires à ceux qui sont prêts à les lire. Et si on lisait ?

P.-S. Je ne peux résister à la tentation de vous inviter à écouter la magnifique chanson de Jean Ferrat, *La femme est l'avenir de l'homme*. Le temps en a préservé l'essentiel, laissant aux historiens le soin de démêler l'évolution du Parti communiste français, auquel Aragon comme Ferrat ont été étroitement liés.

Fondation Martin Bodmer
fondations littéraires
Bibliotheca Bodmeriana
livres rares
Bible de Gutenberg

Source URL:
https://rusaccent.ch/blogpost/fondation-martin-bodmer-geneve-gutenberg-gagarine